

LETTRE A GUIGNOL

PAR

Roger BONSENS

Président de l'Académie universelle des gouailleurs;
membre correspondant de celles de Lentibardanopolis, de Ganacheville, de Narrenstadt,
de Jokingstown, de Sans-souci-la-galette, etc., etc., etc.



Prix : 10 centimes.

Mon cher Guignol,

A la suite de chacune des boulettes que je t'ai vu faire, depuis que tu es journaliste, j'ai éprouvé la démangeaison de t'écrire; mais au moment de me mettre à l'œuvre, je me disais toujours : Ah ! bah ! tout homme peut se tromper ; il n'y a que celui qui ne fait rien qui ne se trompe pas. Laissons Chignol tranquille !

Mais à la fin, quand la mesure est trop pleine, elle déborde. Ce qui l'a fait déborder, cette fois, c'est le numéro 49 de ton journal, dans lequel, toi, Guignol, l'homme du peuple par excellence, le bon sens populaire personnifié, tu t'avise de parler latin, grec et hébreu ! — Mais nous reparlerons de cette boulette tout à l'heure.

Je me suis donc décidé à t'écrire. Mais comme je ne me souciais pas d'adresser ma lettre au bureau de ton journal, où l'on aurait pu en faire n'importe quel usage, je fus un instant embarrassé, ne sachant quel moyen employer pour te la faire parvenir. A force de réfléchir, je finis par trouver celui-ci : porter ma lettre chez l'imprimeur, et la faire tirer à dix mille exemplaires.

Chaque exemplaire représente, en moyenne, dix lecteurs. Total : cent mille lecteurs.

Sur ces cent mille lecteurs, dis-je en moi-même, il est impossible qu'il ne s'en trouve pas quelques-uns qui fassent l'office de facteurs, en faisant parvenir la lettre à son adresse.

Et je mis aussitôt ma pensée à exécution.

Ma vieille trogne d'ami, tu remarqueras que (ce que je viens d'écrire comptant pour rien) ma lettre contient : 1^o des félicitations ; 2^o des renseignements pourris d'intérêt. Je veux dire extrêmement intéressants. 3^o Des conseils gratuits qui pourront te servir, si tu n'es pas trop entêté.

Plus, quelques semonces brochées sur le tout.

Commençons par les félicitations.

Quelle heureuse, supercoquenteuse, originale, épatante, mirobolante idée tu as eue, en fondant ton journal ! Cette idée seule prouverait surabondamment que tu es loin d'être bête, si on ne le savait pas déjà depuis longtemps.

Tu as compris ce qu'il faut au public, et si bien compris,

que, tandis que le sort habituel de la plupart des feuilles nouvelles, est de végéter ou de crever en bas âge, la tienne est arrivée à un tirage réellement extraordinaire pour un petit journal. Reçois donc mes félicitations sincères, et que ces félicitations rejaillissent sur les gros bonnets de la rédaction.

Du point de vue commercial, passons au point de vue littéraire.

La langue des anciens gones de Saint-Georges, allait en s'éteignant tout doucement ; et, malgré tous les efforts que tu faisais au théâtre pour arrêter sa décadence, bien peu de personnes eussent été capables de la parler correctement, avant la fondation de ton journal. Selon toute probabilité, le dialecte du Gourguillon allait s'éteindre avec le dix-neuvième siècle.

Quelle perte immense pour la littérature !

A toi, Guignol, à toi l'éternel honneur d'avoir sauvé le gourguillonais !

Cette langue, dit-on, n'est ni belle, ni riche, ni sonore. Cela est vrai ; mais en revanche, elle est goguenarde, paterne, nazillarde et tellement cocasse, qu'un orateur quelconque ne saurait la parler, pendant cinq minutes, sans faire crever de rire son auditoire.

Cette dernière qualité seule a suffi pour l'empêcher de tomber dans l'oubli.

Quant à la partie purement française de ton journal, je ne sais quelle expression employer pour la louer comme elle le mérite. Bravo ! voilà du français académique, qui n'outrage ni la grammaire ni le bon sens. Bravo ! bravo ! mille fois bravo ! Et ne vas pas croire que je blague, au moins ! J'admire la prose française de ton journal, et je l'admire d'autant plus, que moi, tout académicien que je suis, je ne supporte que difficilement le joug académique.

C'est pourquoi j'écris volontiers dans cette langue audacieuse qui dit.... *miel* à la grammaire, quand elle devient embarrassante, et *zut* à la rhétorique, quand elle contrarie la marche des idées.

Cette langue indépendante est, selon moi, le français de l'avenir.

Mais revenons à nos moutons... je veux dire à ton jour-

nal. Il me reste quelques mots à dire concernant la partie poétique.

Son mérite est indiscutable. L'énergique et vertueux Cogne-Mou est un vrai poète. Celui qui serait tenté de me contredire, s'exposerait à passer pour un crétin.

En somme, ton journal, au point de vue commercial, comme au point de vue littéraire, ne mérite que des éloges. Mais il n'en est pas tout-à-fait de même au point de vue de la logique.

C'est le moment de parler des deux plus fortes boulettes que tu aies fabriquées depuis que ton journal existe.

1^{re} Boulette. — Dans ton article du numéro 3, à propos d'une séance de M. de Caston, tu railles très spirituellement les spirites. Rien de mieux, tu étais dans ton rôle. Mais voilà que, quelque temps après, et je ne sais trop pourquoi, tu tombes toi-même en plein spiritisme. C'est quelque temps après ta prétendue crevaision.

Toi, Guignol, si spirituel d'ordinaire, tu n'avais donc aucun autre moyen de te tirer d'affaire? On serait porté à le croire, puisque tu n'as pas craint de te servir des outils de ceux que tu avais bafoués. Tu t'en es servi en riant, il est vrai; mais encore tu as été bien content de les avoir à ta disposition.

Dis-moi, vieille trogne d'ami, ta conduite en cette circonstance est-elle logique? Je ne le crois pas. Je pense qu'elle est, au contraire, étourdie, inconséquente et... je dirais même quelque chose de plus si je ne craignais pas d'être impoli.

2^e Boulette. — Celle-ci est la boulette majeure. Prends ton numéro 49 de la main gauche, et frappe-toi la poitrine de la main droite... fermée, et surtout frappe fort.

Malheureux soiffard d'ami! il faut que la fumée de la gloire ait bien dérangé le mécanisme de ta boîte à discernement, pour que tu en sois venu au point de faire une pareille brioche!

Guignol parlant latin, grec et hébreu!... Je n'en reviens pas!... Guignol quittant sa trique pour prendre la fêrule!

Tu diras, sans doute, en lisant ceci: « Il la prend bien, lui, la fêrule! » C'est juste, j'en conviens; mais tu voudras bien observer que les titres ajoutés à mon nom me donnent le droit d'en avoir toujours une dans ma poche. Je vais donc m'en servir en ami. Tu l'as dit toi-même: *Qui bene amat, bene castigat.*

1^o Tu as eu tort d'oublier que Guignol, représentant l'homme du peuple, ne doit savoir ni grec, ni latin, ni hébreu. Et d'une...

2^o Si tu sais réellement ces trois langues, tu as eu tort d'étaler aux yeux de tes lecteurs, qui, pour la plupart, appartiennent au peuple, des connaissances qui ne sont pas le moins du monde populaires. Deux...

3^o Guignol savant, est un non sens. Trois...

4^o C'est l'orgueil qui t'a inspiré la mauvaise idée de montrer un savoir incompatible avec ton nom. Quatre...

5^o L'orgueil, s'alliant rarement avec le bon sens, toi, Guignol, qui doit représenter celui-ci, tâche à l'avenir de résister aux entraînements de celui-là. Cinq... c'est assez.

Maintenant, si tu veux me croire, tu feras bien de faire amende honorable, en disant à tes lecteurs que tu ne sais pas un mot du charabia en question. Comme tu n'as pas mis de traduction en regard, on te croira facilement.

Mon cher ami, si je me permets de te tancer un tantinet je ne fais qu'user de mon droit d'ancienneté. En effet, l'origine de la famille Bonsens se perd dans la nuit des temps; tandis que les Guignol ne datent guère que de l'époque de la Renaissance.

Du reste, si je sais te taper dessus, je sais aussi te défendre à l'occasion, comme tu vas le voir.

L'autre soir, je me promenais philosophiquement sur la place Bellecour. Il faisait une chaleur étouffante. Poussé par la soif, j'entraï dans un café qu'il est inutile de désigner, et je me fis servir un bock.

La table la plus rapprochée de la mienne était occupée par quatre jeunes gens de fort bonne mine. Leur conversation roulait sur le *Journal de Guignol*, et je puis dire que l'on t'écharpait d'une drôle de façon.

Un de ces cocodès, s'apercevant que j'écoutais et que je fronçais le sourcil, se mit à parler latin, en faisant un signe d'intelligence à ses camarades qui l'imitèrent.

Le latin parlé par ces messieurs, n'a ni la pureté, ni l'élégance de la langue de Cicéron et de Virgile, mais en revanche il est bien plus facile à comprendre.

— Guignolus, disait le cocodès, cum bêtisis suis, gonflat pocham suam cum escalinis, et porte-monéta sua cum pièces de aurum et argentum. (*Trad. Guignol, avec ses bêtises, gonfle sa poche d'escalins et son porte-monnaie de pièces d'or et d'argent.*)

— Monsieur, dis-je alors au latiniste d'occasion, je n'aime pas entendre médire des absents, en quelle langue que ce soit.

— Non parlamus ad te! (*Nous ne vous parlons pas!*) répondit un des cocodès.

— Ah! non parlatis ad me! eh! bènè égo parlo ad vos! De pointa, de contra-pointa, de bâtonis, de canna et chaussonis prévotus sum. Per testa de cavallus bronzis! Si continuatis de parlare malè de Guiniolus, amicus meus, vos preveno quo minus qui potat arrivare ad vos, est connoissancia facere, cum grollam meam! (*Trad. Ah! vous ne me parlez pas! eh bien! moi je vous parle! Je suis prévôt de pointe, de contre-pointe, de bâton, de canne et de chausson. Par la tête du cheval de bronze, si vous continuez de mal parler de Guignol, mon ami, je vous prévient que le moins qui puisse vous arriver, c'est de faire connaissance avec ma grolle!*)

Un éclat de rire général accueillit mon apostrophe prétendue latine. Le premier qui reprit son sérieux, me dit: Monsieur, si notre compagnie ne vous déplaisait pas trop, pourrions-nous avoir le plaisir de trinquer vous?

Un deuxième dit: C'est de bon cœur! Un troisième: Garçon! de la bière à foison; de Munich, toujours!

En refusant, j'aurais fait triste figure. Je leur dis, en changeant de ton: Vous ne vous fâchez pas plus que ça?... Eh bien! vous êtes de bons gones! c'est pourquoi j'accepte. Et je pris place à leur table.

1^{er} Cocodès. — Nous ne pensions pas avoir un latiniste si près de nous.

Mor. — (Sans perdre mon sérieux.) Il faut s'attendre à trouver des érudits un peu partout. L'érudition court les rues.

2^e Coc. — Et cela doit être. Car, du moment que Guignol connaît trois langues mortes et deux vivantes, tout individu qui se respecte doit en savoir autant que lui.

3^e Coc. — Messieurs, attention! ouvrez vos écouteuses, et arquezpincez-moi c'te moralisance franco-hellénique; elle en vaut bien une autre:

Guiniolas, Niaphronos, kai otroi trica apostoloi, abimoston è kokola kai ô kokodès. A kesoïis sophoïis hi prétendaton si benas oi anthropoi konnossein, respondeo par o phamosos dikton: Gnothi-seauton!

4^e Coc. — Voilà du grec qui est tapé! L'ombre de Socrate a dû tressaillir d'aise en l'écoutant.

1^{er} Coc. Donne-nous la traduction. Tu as parlé si vite que je n'ai pu tout comprendre.

3^e Coc. — L'ignorant! Dirait-on, messieurs, qu'il a mangé pendant huit ans des z'haricots au collège? Voici la traduction demandée:

Guignol, Gnafron et les autres apôtres de la trique, abiment la cocotte et le cocodès. A ces sages qui prétendent si bien connaître les hommes, je réponds par le fameux dicton: *Gnothi-seauton!* Connais-toi toi-même!

Mor. — Très bien! très bien!

2^e Coc. — Messieurs, pour vous montrer combien il est facile d'être érudit, ou du moins de le paraître, je vais vous

dégoiser quelques mots en hébreu, toujours concernant Guignol.

3^e Coc. — Nous écoutons par tous les pores.

2^e Coc. — Kanezardim, négochim, rentim, offichim, loustichim, ganachim, kokodazim, ioum sabath toth mondah lisath iournal Chinhol. Honneth yentim lo gardath. louzourim, kokodazim, kokotayah lo déchirath pour sanhan torchaah... etchetterah.

Nouvel éclat de rire.

3^e Coc. — On demande la traduction.

2^e Coc. — Je refuse énergiquement de la donner.

1^{er} Coc. — Décidément, c'est de plus fort en plus fort, comme chez Nicolle.

Mor. — Messieurs, pour le bouquet, je vais, si cela peut vous intéresser, nommer Guignol et Gnafron dans les principales langues de l'univers. Interrogez-moi au hasard

UN COCODÈS (*vivement*). — Pris au mot. En russe?

Mor. — En russe, Guignol se nomme Guignolof, et Gnafron Niafronovitz.

— En polonais?

— Guignol devient Guignolinski, et Gnafron Niafronowski.

— En ture?

— En ture, Guignol c'est Ghinioli, et Gnafron devient Niafar.

— En grec moderne?

— Chiniolas et Niafronos.

— En arabe?

— Sidi-Ghinheul et sidi-Niafouroun.

— En persan?

— Ghinhoul et Niaforan.

— En hindoustani?

— Kinioly et Niafouron.

— En chinois?

— Ki-ni-o-li, Ni-a-fo-long, Ma-té-long.

— Il me semble que vous dénaturez beaucoup les noms de Gnafron et de Madelon. Ne pourrait-on pas dire, par exemple : Ni-a-fo-rong et Ma-dé-long?

— Monsieur, votre observation me prouve que vous ignorez les premiers éléments de la langue chinoise. Apprenez donc que l'*r* et le *d* n'existent pas dans cette langue; et qu'un Chinois ne saurait appeler Gnafron et Madelon autrement que Ni-a-fo-long et Ma-té-long. Pour la même raison, nous appellerons Guignol et Gnafron, en japonais : Kiniouly et Niafoulou.

— Pour terminer, vous devriez répéter ces noms, dans les langues des pays qui nous avoisinent; le contrôle serait plus facile.

— At your service! Anglais : Guiniolson et Niafrington; allemand : Schinolheim, Hans Niaff; italien : Ghignolo, Gnafrò; espagnol : Chinolos, Niafronos; portugais : Guinhol et Nhafrao; en latin : Guiniolus et Niafronus. Est-ce assez?

Tous LES COCODÈS. — Oui! oui! hurrah! bravo! très-bien! Pic de la Mirandole est dépassé!

Mor. — Certainement, messieurs. Pic de la Mirandole eût sans doute été incapable de nommer Guignol et Gnafron, en hindoustani, en chinois, et encore moins en japonais. Quant à la morale de ce que nous venons de dire, elle peut se résumer ainsi : Guignol aura dorénavant une raison d'être fier; car son nom a été prononcé dans les principales langues de l'univers : honneur réservé jusqu'à ce jour aux plus grandes célébrités.

1^{er} Coc. Messieurs, admirez la puissance de la blague. Tout à l'heure, nous étions sur le point de nous cogner le melon avec monsieur, et maintenant nous sommes les meilleurs amis du monde. Combien n'éviterait-on pas de duels, si au moment de se provoquer, l'un des adversaires savait lancer une blague à propos.

Mor. — Messieurs, lorsque je me suis permis de vous adresser la parole, je n'avais pas tout-à-fait raison; mais

c'est plus fort que moi, je ne puis entendre dire du mal d'un ami absent sans prendre sa défense.

UN COC. — Nous ne disions que la vérité. Raisonnons froidement et sans parti pris. De quel droit Guignol et ses confrères se permettent-ils de taper sur les cocodès?

— Je l'ignore.

— Moi aussi. Dans tous les cas, voici les conditions que l'on devrait exiger des rédacteurs d'un journal moraliste quelconque :

Rédacteurs mariés. — 1^o Prouver que le jour du mariage on a déposé un bouquet de roses à côté de la couronne de fleurs d'orangers de sa femme; 2^o que depuis le mariage le contrat n'a pas reçu le moindre coup de canif.

Rédacteurs non mariés. — 1^o Prouver que l'on a conservé l'attribut du juvenceau, et que l'on est digne d'être couronné rosier. 2^o Prouver par des certificats en règle que l'on n'a jamais adressé la parole à une jeune fille si ce n'est pour le bon motif.

UN COC. — De pareils journalistes seraient incapables de décrire les vices de la société. Pour faire de la besogne passable, il faut avoir vécu.

AUTRE COC. — Quand on a vécu, on a fait des bêtises; et quand on a fait des bêtises, on perd le droit de blâmer ceux qui en font.

MOI. — Vous pourriez bien avoir raison.

En rentrant chez moi, je réfléchissais chemin faisant, et plus je réfléchissais, plus je trouvais qu'il y avait du bon dans ce que les cocodès venaient de dire au sujet de ton journal.

En effet, pour avoir le droit de triquer les gens vicieux, il faudrait être soi-même vertueux. Or, qui est-ce qui peut se dire vertueux sur cette terre de misères? Qui est-ce qui n'a pas du linge sale à laver?... On en a plus ou moins, mais enfin on a beau être propre, on en a toujours.

Or, je te le demande, que dirait-on d'une blanchisseuse qui, sous le prétexte de rendre ses clients moins mal-propres, montrerait leur linge à tout le monde, en disant :

Voyez, messieurs! voyez, mesdames! voici les chemises de monsieur un tel, il y a ça et ça après... pouah! Regardez les chemises de madame une telle, s'il n'y a pas de quoi vous soulever le cœur! Est-il possible de porter du linge plus sale? Messieurs et mesdames, je vous signale madame une telle comme une ... (1), et monsieur un tel comme un fumier ambulante!

Que mériterait-elle, cette blanchisseuse?

Ah! mon pauvre Guignol! si, avant de te faire journaliste, tu avais songé aux paroles du Christ protégeant la femme adultère : « que celui qui est sans péché lui jette la première pierre! » il est probable que tu n'aurais point fondé de journal.

Encore deux ou trois questions.

Depuis que ton journal existe a-t-il converti quelqu'un? Dans les bals, lève-t-on la jambe moins haut? Les usuriers sont-ils moins avides, et les joueurs moins passionnés? Je crois, moi, que rien n'est changé.

Tu prétends démasquer le vice et le montrer au grand jour. Je ne crois pas que cette exhibition puisse servir beaucoup à restaurer la morale publique.

Voici un comparaiso qui fera pendant à celle de la blanchisseuse.

Il y a quelques années, la montée principale qui conduit à Fourvières, était, le dimanche surtout, bordée de chaque côté par une haie de mendiants qui montraient aux passants le spectacle dégoûtant de toutes les infirmités humaines. Ces échappés de la cour des Miracles croyaient stimuler ainsi la charité publique.

Depuis que l'autorité a fait cesser le spectacle susdit, penses-tu que les Lyonnais soient devenus moins charitables?

(1) Mot qui rime avec Pénélope.

Il en est des plaies morales comme des plaies corporelles ; ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de les cacher le plus possible et de tâcher de les guérir secrètement.

Au lieu de montrer les vices en plein jour, il faut les reléguer dans l'obscurité, afin qu'ils soient ignorés de ceux qui n'en ont encore reçu aucune atteinte. Car, il ne faut pas l'oublier, l'homme, comme le mouton, est porté à *faire comme les autres*. Il suffit qu'un individu se précipite dans le gouffre du mal, pour que ses camarades se croient obligés d'en faire autant.

Finalement, quelle a été l'utilité de ton journal jusqu'à présent? Le proverbe suivant va te le faire sentir :

« Plus on brasse la rose, plus elle sent mauvais. »

Eh ! bien, mon pauvre Chignol, tu as donné raison une fois de plus à ce proverbe populaire, aussi sage qu'il est malpropre. Ainsi tu prétends que ta trique te sert à caresser les épaules des gens tarés, tandis qu'en réalité elle ne t'a servi jusqu'à présent qu'à brasser la marchandise en question. S'il faut en croire des gens à l'odorat délicat, moralement parlant, il sent plus mauvais à Lyon depuis l'avènement de ton journal, qu'auparavant.

Mais, diras-tu : il faut donc envoyer le journal à tous les diables ? s'il ne produit aucun bien ! Donner ma démission de journaliste, et me remettre marionnette ? Il est bien dur de rétrograder !

Non, Chignol ! il ne faut pas rétrograder. Conserve ton journal. Seulement ne continue pas à servir à tes lecteurs des plats dont ils finiraient bientôt par se dégoûter.

En effet, que ton journal nous donne la biographie des maîtres de lupanars qui ont fait fortune.

Qu'il fasse défiler aux yeux des lecteurs : des coquins de toutes sortes, des usuriers, des cocottes en renom, des femmes trompant leurs maris, des maris trompant leurs femmes, etc., etc., ce sera toujours du réchauffé, parce qu'il suffit de connaître un échantillon de chacun de ces types pour les connaître tous. Tu aurais, il est vrai, de la copie sur la planche pour longtemps. Mais les lecteurs ne se lasseraient-ils pas ? Et la morale, donc ! Il faudrait l'envoyer à l'hôpital ?

Voici ce que je te conseille de faire pour assurer l'avenir de ton journal :

1° Ne t'occupe pas à montrer les vices de la société.

Occupe-toi des moyens à employer pour les faire disparaître.

2° Il n'est pas nécessaire pour cela d'ôter ton masque de bouffon. On peut très bien moraliser en riant. La morale qui fait rire, a plus d'influence sur les masses, que la morale qui fait bailler.

3° Donne la publicité à tous les actes charitables que tu pourras surprendre, afin d'honorer les gens de bien comme ils le méritent. Découvre la misère honnête, la misère qui se cache, afin que l'on puisse la secourir.

4° Pour achever de remplir le cadre de ton journal, prends-toi de gueule avec les journalistes, les dramaturges, les vaudevillistes et les romanciers qui tiennent le haut du pavé à Paris, et qui s'imposent constamment à la province. Comme tu as bon bec, ce sera très amusant. Seulement il ne faut pas oublier de réciter de temps en temps la fable *du pot de terre et du pot de fer*.

5° L'adoption de l'article précédent occasionnera nécessairement un léger changement aux attributs de ta feuille. Ainsi, à la place de ces mots : *très-peu littéraire* qui font partie de l'en-tête, tu pourras mettre ceux-ci : *plus ou moins littéraire*, ou bien *quelque peu littéraire*.

Suis le chemin que je t'indique, — tu es libre pourtant d'en suivre un autre, — et je te prédis qu'à l'exception des gens trop difficiles et des amateurs de scandale, ton journal contentera tout le monde, et son avenir sera assuré. Qu'ainsi cela soit !

Mon cher Chignol, si, dans le cours de ma lettre, il se trouve des mots qui ne te conviennent pas, passe le torchon dessus avec générosité, et veuille croire aux bons sentiments de celui qui se dit pour la vie et jusqu'à la crevaïson... exclusivement

ton ami :

ROGER BONSENS.

P. S. — Plus que jamais, il y a nécessité pour toi d'agrandir le cercle d'action de ton journal ; car tu es menacé à Lyon d'une formidable concurrence. D'après les divers renseignements que j'ai pu recueillir, voici les noms des feuilles qui se préparent à voir le jour : *L'Echo de la platte*, journal des blanchisseuses ; *l'Etendard des buandières*, idem ; la *Chronique des halles*, *l'Homme-de-la-Roche*, *l'Attrape-sou*, *l'Ami du canezard*, etc.

R. B.

